

L E S E C R E T



Sarah Charlesworth, Trial by Fire, 1992-93, FNAC 96085, Centre national des arts plastiques
© droits réservés / CNAP / Courtesy photo Galerie Phillippe Rizzo

Exposition du 5 au 28 mai 2017

Vernissage jeudi 4 mai 18h-21h

En collaboration avec l'Université Paris 1 Sorbonne UMR Acte

ENSAPC YGREC
82, AVENUE DENFERT-ROCHEREAU
BÂTIMENT LELONG
75014 PARIS
YGREC@ENSAPC.FR
WWW.ENSAPC.FR/GALERIE-YGREC/ACTUALITE

DE 13H À 19H
DU MERCREDI AU SAMEDI
DIMANCHE DE 13H À 18H

ÉCOLE
NATIONALE
SUPÉRIEURE
D'ARTS DE PARIS
CERGY

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

Commissariat : Françoise Docquier, Corinne Le Neun,
Christophe Viart, Nayla Tamraz, Tatiana Nedelskaya,
et Le Collectif Polynome.

Avec : Donatien Aubert, Ismail Bahri, Béatrice Balcou,
Jean-Baptiste Caron, Sarah Charlesworth, Raphaël Dallaporta, Edith
Dekyndt, Justine Emard, Nicolas Gourault, Gilbert Hage, Noëlle Kahanu,
Aurel Porté, Shooshie Sulaiman, Jeanne Susplugas, Francisco Tropa,
Melvin Way.

Pensée comme une conclusion du programme *Exposer la recherche en art*,
l'exposition *Le Secret* invite à lier les questions de l'exposition
et celles du secret comme s'il s'agissait de mettre à vue ce qui est
inconnaissable ou confidentiel, voire incompréhensible ou ce dont on
ne peut rien dire. C'est donc sans pouvoir dire de quoi le secret
est-il le nom que l'exposition propose de s'intéresser à ses formes
comme à ses effets: de l'identité singulière aux rêves intimes,
en passant par les histoires de famille ou celles de la grande
histoire et des secrets d'États, jusqu'à l'herméneutique propre au
déchiffrement des œuvres.

L E S E C R E T

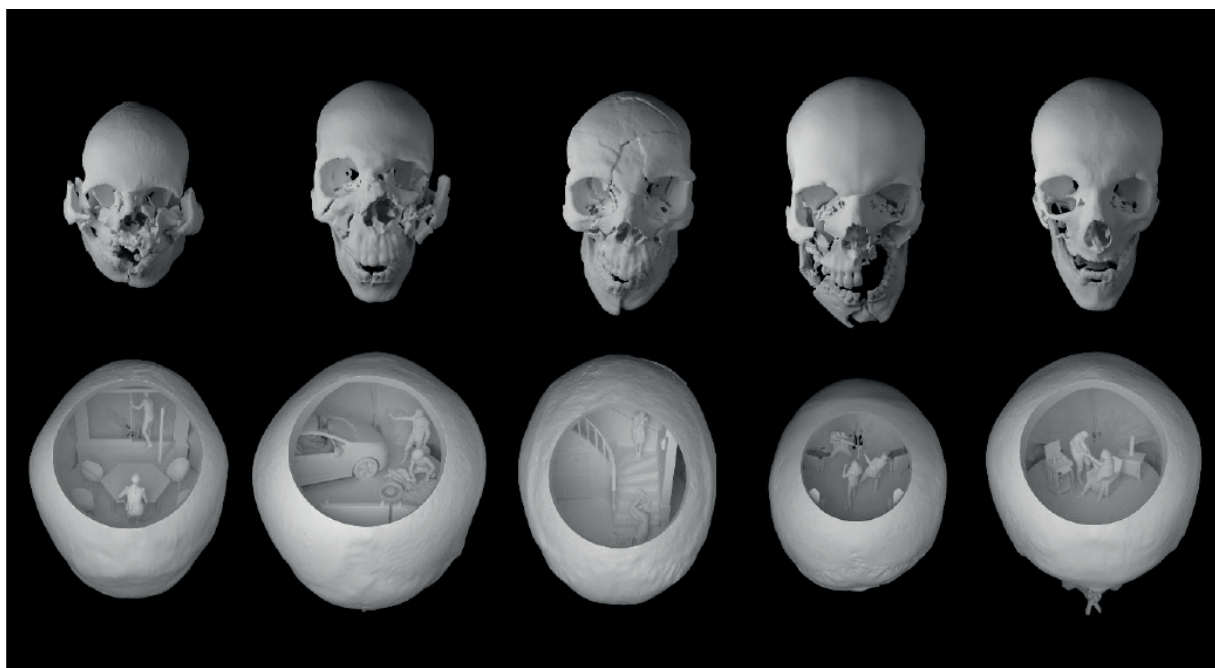
du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

Présentation des artistes

Donatien Aubert



La Torre dell'anima, 2017

Collaboration avec le chirurgien maxillofacial Roman Hossein Khonsari (Assistance Publique – Hôpitaux de Paris). Installation partielle. Tomographies préopératoires : scans photogrammétriques des personnages reconstitués dans les crânes : Effigy, Paris. Impression 3D des crânes par frittage de poudre : Prodways, Initial, Seynod. Nœuds en polyamide noir. Tubes d'inox polis miroir. 280 x 45 x 150 cm. Tomographies postopératoires : Impressions sur plexiglas contrecollées sur aluminium, 40 x 40 cm : Picto, Paris

La Torre dell'anima est un projet artistique issu d'une collaboration art-science avec le chirurgien maxillofacial Roman Hossein Khonsari, officiant à l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière et à l'Hôpital Necker Enfants-Malades. Il est né d'un intérêt mutuel de l'artiste et du médecin pour leurs champs d'expertise respectifs et parce qu'ils mobilisent pour leur travail les mêmes procédures logicielles : les techniques de modélisation 3D interactive. Leur maîtrise est impérative pour Roman Hossein Khonsari, tant pour ausculter les tomographies X, afin d'établir la nature des fractures subies par ses patients, que pour stabiliser un diagnostic préimplantatoire, ou enfin si nécessaire, pour fabriquer des prothèses sur mesure par conception et fabrication assistées par ordinateur). L'installation, présentée

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

ici partiellement, a été créée à partir de tomographies anonymisées extraites de la base de données de l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris. Les tomographies ont été sélectionnées pour les causes des traumatismes qu'elles exposent et permettent d'identifier : attaque par balles, accident de la voie publique, défenestration, chute en état d'ivresse, cancer lié à des formes de surconsommation, et qui prises ensemble traduisent la violence de certains phénomènes sociaux contemporains. Le projet ne vise pas la création de vanités. Contrairement aux peintures des XVI^e et XVII^e siècles présentant des parties calcifiées du corps humain, le but n'est pas ici de créer des *memento mori*, des rappels moraux de l'inéluctabilité de la mort. L'objectif de *La Torre dell'anima* est autre, plus humble et incisif à la fois : montrer comment le corps est soigné à l'époque contemporaine et jusque quel seuil, il peut être modifié à cette fin. *La Torre dell'anima* confronte l'enregistrement topographique des fractures des patients à la mémoire qu'ils ont peut-être développée des circonstances des accidents qui les ont provoquées et auxquelles ils ont tous survécu.

Donatien Aubert est diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy (DNSEP obtenu avec les félicitations du jury - 2014). Il est actuellement doctorant contractuel à Paris IV (au sein du Labex OBVIL), en humanités numériques, sous la direction de Milad Doueihi et la codirection de Jean-Gabriel Ganascia (LIP6, UPMC). Parallèlement, il est rattaché au programme Spatial Media de l'EnsadLab (le laboratoire de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs), spécialisé dans la conception d'environnements 3D interactifs, immersifs et partagés. Sa thèse, intitulée *Les nouveaux arts de la mémoire : topiques digitales*, doit déterminer par quels moyens et pourquoi les techniques antiques de spatialisation de l'information, dites de « mémoire artificielle » ont été réactualisées à l'époque contemporaine, grâce aux méthodes de l'infographie tridimensionnelle.

Le travail théorique et plastique de Donatien Aubert vise à problématiser l'héritage philosophique, épistémologique et politique des paradigmes cybernétiques, et leur résilience dans des mouvements comme l'écologie et le transhumanisme. Son premier livre, *Vers une disparition programmatique d'Homo sapiens?* portant sur ce thème, sortira en juin 2017 aux éditions Hermann. Donatien Aubert appuie son travail plastique sur des recherches qui l'ont amené à travailler avec plusieurs laboratoires, notamment le C2RMF (au sein d'un atelier de recherche et création de l'ENSAPC), aujourd'hui l'EnsadLab et le Labex OBVIL. Son projet en cours de développement, *La Torre dell'anima*, est mené conjointement avec l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

Ismail Bahri



Film, 2011–2012

Vidéo HD couleur, 16/9, insonore, durées variables, lecture en boucle

Sous le titre de *Film*, cette pièce regroupe une série de courtes vidéos construites autour d'un même protocole : un fragment, choisi et découpé dans un journal du jour, est enroulé puis déposé sur une surface d'encre noire. Au contact du liquide, le rouleau s'ouvre et seul se libère du geste qui l'a modelé. En se mettant ainsi à vivre, ce copeau de papier révèle, dans une cinématique précaire, un contenu enfoui, les indices d'une actualité qui ne cesse de fuir.

En même temps qu'il explore une certaine archéologie du cinéma, ce dispositif renvoie au temps qui passe, où l'encre, qu'elle soit déversée ou imprimée, est celle de l'histoire humaine en cours.

« Placer une feuille de papier battue par le vent devant l'objectif de sa caméra, ralentir la chute de gouttes d'eau en les faisant glisser le long d'un fil, observer le reflet de la ville dans un verre rempli d'encre tenu à la main en marchant : Ismail Bahri effectue des gestes élémentaires, empiriques, et prête attention à « ce qui arrive », à ce que ces opérations lui font faire. L'artiste se positionne en observateur, il tâtonne, parle de « myopie » pour son travail. Il met ensuite en place ce qu'il nomme un « dispositif de captation » de ces gestes, utilisant le plus souvent la vidéo, mais aussi la photographie, le son, sans spécialisation. C'est bien souvent à la périphérie du regard qu'émerge du sens, dans la présence indiciaire du monde environnant qui affleure, et révèle sa présence. »

– François Piron

Expositions récentes : 2017 *Instruments* Jeu de Paume, Paris. 2015 *Film à blanc*, Galerie Les filles du calvaire, Paris, 2015. *Repos*, Chapelle de la Trinité, Clégüerec, 2014. *Sondes*, Les Églises Centre d'Art Contemporain de la ville de Chelles, 2014. *Sommeils*, Espace Khiasma, Les Lilas, 2014. *Affleure*, Alliance française, Bogota, Colombie, 2014. *Détail se dilate*, Galerie Selma Feriani, Tunis 2012. *Précipités* Galerie Les filles du calvaire, Paris, France.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

Béatrice Balcou



Computer performance, 2010

vidéo, 6'

« Dans *Computer Performance*, Béatrice Balcou se tient derrière un bureau sur lequel est posé un ordinateur portable connecté à un vidéo-projecteur. Elle accomplit méthodiquement tous les gestes nécessaires à la projection d'une image, puis, avec la même précision, défait un à un les éléments de ce dispositif de projection. (...) Comme dans le cas de ses cérémonies et performances - Béatrice Balcou élève au niveau de la chorégraphie la retranscription dans l'espace d'exposition de gestes qui passent d'ordinaire inaperçus, gestes de médiation dont seul le résultat importe habituellement. Si *Computer Performance* ne dure que six minutes, l'attention portée exclusivement sur un instrument et les gestes nécessaires à son fonctionnement isole ce moment et semble l'étirer dans le temps. »

Par le biais de performances, de sculptures et d'installations, Béatrice Balcou crée des situations dans lesquelles elle propose de nouveaux rituels d'exposition qui interrogent notre manière de regarder et de percevoir les objets. Les cérémonies et les œuvres « placebo » qu'elle conçoit contredisent nos habituelles règles de production, de diffusion et de consommation. Après des études en arts plastiques à l'Université de Rennes et de Paris, Béatrice Balcou intègre le post-diplôme Ex.e.r.ce au Centre National Chorégraphique de Montpellier auprès de Mathilde Monnier et Xavier Le Roy en 2007. Depuis, Béatrice Balcou développe un travail qui a bénéficié de plusieurs résidences en France, en Belgique et à l'étranger dont une résidence au Japon en 2009, au FRAC Franche-Comté en 2011 et au Casino Luxembourg en 2014. Ces dernières années, ses œuvres ont fait l'objet d'expositions collectives telles que *Plateforme de jeux* au Centre Pompidou à Paris (2015), *Un-Scene III* au Wiels à Bruxelles (2015), *Des choses en plus, des choses en moins* au Palais de Tokyo

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

(2014), *Temps Libre (Partitions Performance)* à la Fondation Ricard à Paris (2011) et *Playground* au Musée M à Louvain (2014). Elle a aussi bénéficié d'expositions monographiques : *Walk in Beauty* au Casino Luxembourg - forum d'art contemporain à Luxembourg (2014), *Calme, luxe et volupté* au Quartier à Quimper (2014), *Chaque Chose En Son temps* au FRAC Franche-Comté à Besançon (2013), Béatrice Balcou - Kazuko Miyamoto à L'Iselp à Bruxelles (2016) ainsi qu'à la galerie Exile à Berlin (2017).

Jean-Baptiste Caron



Spirare et La somme des possibles, 2014 - 2017

Acier doux, Miroir, traitement anti-buée, 25 x 25 cm, 45 x 27 cm

Jean-Baptiste Caron se plaît à construire ses pièces autour d'une énigme. Ici, elle se constitue en étapes. Sa forme première est celle d'un cube en métal poli, qui s'articule jusqu'à atteindre sa polarité, à savoir un cube rouillé. Sculpture évolutive jouant les formes de l'art minimal, *La somme des possibles* possède un répertoire varié de formes qui se déploient au cours de sa monstration et créent autant de combinaisons dans lesquelles les opposés s'attirent et s'inversent.

Né en 1983, vit et travaille à Paris. Diplômé des Beaux-Arts de Rueil-Malmaison et de l'Ecole des Arts décoratifs de Paris (Ensad) avec les félicitations du jury, il participe en 2012 à l'exposition *Jeune Création* au Centquatre où il obtient

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

le prix Boesner. Début 2013, il réalise sa première exposition personnelle à la galerie 22,48m², puis participe à l'exposition collective *Meltem* au Palais de Tokyo. Depuis il a participé à plusieurs expositions personnelles ou collectives, à l'Eternal Gallery, la biennale de Belleville, le nouveau festival au Centre Pompidou ou le Parcours Saint-Germain. Il est représenté par la galerie 22,48 m². Le travail de Jean-Baptiste Caron exalte la poésie de chaque objet en transformant des éléments simples en œuvres énigmatiques où l'impossible devient possible grâce à un détournement à la fois savant et prestidigitateur des lois de la nature.

Sarah Charlesworth



Trial by fire, 1992-1993

Cibachrome dans cadre en bois, 92,5 x 72,5 cm

Centre national des arts plastiques - **CNAP**

La pratique de Sarah Charlesworth a contribué à déconstruire les conventions de la photographie et a établi la centralité du médium dans notre perception du monde. Comme nombre de ses contemporains : Laurie Simmons, Cindy Sherman, Jack Goldstein, Barbara Kruger et Richard Prince, Sarah Charlesworth fut associée au groupe hétérogène d'artistes conceptuels identifiés comme la Pictures Generation (La génération Images). L'artiste met en scène des mondes volatiles, isolant des objets sur des fonds monochromes pour révéler la nature complexe de notre culture visuelle et des

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

systèmes de représentation et de distribution de l'image. La photographie présentée ici, acquise par le Centre national des arts plastique- CNAP- est issue d'une série de 11 images intitulée Magie naturelle. Dans un double mouvement d'apparition et de disparition, l'existence fragile des images répond à leur économie incertaine, qui peut soit accélérer leur reproduction, soit les faire disparaître dans le temps. Rendu dans des cadres en bois laqué poli, chaque image est méticuleusement coupée et re-photographiée, contribuant ainsi à la théâtralité de sa présentation.

Sarah Charlesworth est née en 1947 dans le New Jersey et est décédée en 2013 à Falls Village dans le Connecticut. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions, notamment un solo show à New York (2015) et une rétrospective organisée à Santa Fe en 1997 qui fut également présentée au Musée d'art contemporain de San Diego un an après, ainsi qu'au Musée national d'art des Femmes de Washington DC en 1998, et au Centre d'art contemporain de Cleveland en 1999. Son Oeuvre a été montré dans un nombre important d'expositions collectives dont la Biennale du Musée Whitney à New York (2014). Sarah Charlesworth a enseigné la photographie de longues années à l'École des arts visuels de New York, à l'École de design de Rhodes Island (Providence) et à l'université de Princeton (New York).

Raphaël Dallaporta



Esclavage domestique

12 photographies couleur. Design de Kummer&Herrman.

Edition Française et Anglaise. Traduction de Tom Ridgway.

Dossier souple - 24 p. 210 x 297 mm.

Centre National des Arts Plastiques - **CNAP**

Dans *Esclavage Domestique*, Raphaël Dallaporta s'intéresse à une composante souvent ignorée du trafic d'êtres humains : l'esclavage moderne. Les images froides et

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

distantes de façades d'immeubles prises méthodiquement à Paris et en Ile-de-France par le photographe, viennent en contrepoint des textes écrits par Ondine Millot pour figurer ces souffrances muettes et invisibles. Les textes décrivent les faits qui se sont produits à l'adresse exacte des habitations photographiées. Ils confrontent les lecteurs à la cruauté de ces situations de servitude et nous incitent à appréhender les réalités dérangeantes que peut cacher l'ordinaire des façades. La dénonciation entreprise par Raphaël Dallaporta de ces situations insupportables où une personne réduit l'autre à l'état de chose tire sa profondeur de la distance que conservent ses photographies et de son refus de verser dans le sensationnalisme. Grâce à cette démarche, *Esclavage Domestique* est un recueil de témoignages contre la banalisation des inhumanités quotidiennes.

Raphaël Dallaporta, photographe français, né en 1980, vit et travail à Paris. Ses projets de long terme, couvrent un large champ des préoccupations humaines. Il a travaillé en étroite collaboration avec des démineurs (*Antipersonnel*), des juristes (*Esclavage domestique*), des médecins légistes (*Fragile*) et plus récemment les archéologues (*Ruins*). Chacun de ses projets a été finalisé par une publication monographique. Raphaël Dallaporta fonde sa démarche sur une approche scientifique afin d'interroger d'abord l'empathie qu'engendrent des sujets de société, et de jouer avec les statuts souvent variées d'une image photographique. Toute son œuvre suit un mouvement qui extrait la photographie de sa condition documentaire pour convoquer une vision symbolique. Pensionnaire en 2014-2015 de l'Académie de France à Rome – Villa Médicis. Lauréat de l'ICP Infinity Award 2010 à New York et du Paul Huf Award 2011 du Foam à Amsterdam. Ses expositions individuelles comprennent «*Raphaël Dallaporta , Observations*» itinérante depuis 2011 ou *Antipersonnel* sélectionné par Martin Parr aux Rencontres d'Arles de 2004. Son travail est présent dans les collections du Musée de l'Elysée, Lausanne ; du Fond National d'Art Contemporain, de la Maison Européenne de la Photographie, du Musée Nicéphore Niépce, et de la New York Public Library. Raphaël Dallaporta, a rejoint le programme de résidence de l'Observatoire de l'espace du Cnes.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

Edith Dekyndt



Myodesopsies, 2015

Pièce sonore, réalisée dans le cadre de l'émission « Atelier de création radiophonique » diffusée la première fois le 7 mai 2015 sur l'antenne de Radio France dans le cadre des programmes de France Culture Centre National des Arts Plastiques - **CNAP**

Créée en 2003, *Myodesopsies* consiste, à l'origine, en un texte qui fait allusion aux poussières qui flottent à la surface de l'œil, les myodesopsies qui apparaissent plus particulièrement lorsqu'on regarde une surface blanche, ou lorsqu'on regarde vers le ciel. Pour écrire ce texte, elle retient une explication du phénomène datant de la fin du XIX^e siècle qui donne comme origine à ces sortes de poussières une rémanence de la phase embryonnaire liquide, c'est à dire celle des tout premiers jours d'existence de nos corps. En 2005, en vue d'un projet d'exposition, le texte a été envoyé via internet à des musiciens professionnels et non professionnels pour qu'ils en fassent une chanson. Quelques trente propositions ont été réalisées et envoyées à l'artiste. En 2015, pour l'Atelier de Création Radiophonique de France Culture, en 2015, la proposition a été de prendre contact avec les musiciens qui ont participé à ce projet. Dix ans plus tard, il s'agit de donner la parole, près de dix ans après, à ces musiciens qu'Edith Dekyndt n'avait, pour la plupart, jamais rencontrés.

Avec les créations sonores de:

Wendy Wronski, Charlotte Vancoppenolle, Johan Delforge, Flexalindo
Fanny Adler & Renaud Rudloft alias Vedette, Lord Darthblue, Anthony Carnero
& Nicolas Djavanshir, Omar Perry, Kathy Carlier & Frederic Bousson, Alexis Kopek
& Guillaume Maertens, Marc Capuano Alias Basta Cosi, Damien Seynave, Francois Doreau alias Witold Bolik, Francois Martig, Romain Kronenberg & Alice Daquet,
Frederic Bousson & Bruno Quartier, Stephanie Croibien & Laurent Growels alias The Fictives, Thomas Ruff & Soeur Valentine Alias Pleated Rythm.
Merci à : Christophe Veys, Pierre Philippe Hofmann, Pierre Henri Leman.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

Justine Emard



Screencatcher, 2011–2015

Installation, dessins et application de réalité augmentée

Screencatcher a pour point de départ l'enquête menée par Justine Emard en 2008 sur la disparition des cinémas de plein air américains. Elle comprend huit dessins au feutre de drive-in theaters laissés à l'abandon, que le spectateur est invité à regarder à travers un écran d'iPhone ou d'iPad. Grâce à un logiciel, des vidéos se superposent aux dessins manuels augmentant l'espace dessiné d'une réalité virtuelle. Le logiciel agit tel un filtre, à la manière des dreamcatcher chez les Indiens Navajos qui évacuaient les cauchemars pour ne garder que les images positives des rêves et auquel le titre de l'œuvre fait référence. En associant dessins et réalité augmentée, l'installation fait fusionner différents niveaux de réalité et propose ainsi une expérience inédite du paysage. Mêlant des écrans dessinés et des écrans réels, *Screencatcher* offre une mise en abîme de l'image et transforme la position du spectateur qui devient acteur à part entière du dispositif.

– Pauline Vidal

Justine Emard est née en 1987. Elle vit et travaille à Paris.

A travers divers médiums (la photographie, la vidéo, les installations et la réalité

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

augmentée), sa pratique explore l'image via la question de l'écran, du cadre et du hors-champ ainsi que des interactions avec des dispositifs simulant la réalité pour se projeter dans des univers parallèles augmentés et fictionnels.

Diplômée de l'École Supérieure d'Art de Clermont Métropole, elle est résidente la même année au Centre de Réalité Virtuelle de Clermont Ferrand et à *Vidéoformes* en 2010-2011. Elle expose en France et à l'étranger lors d'expositions personnelles et collectives :

Realidades inversas (2016) Justine Emard & Alejandro Londoño, alliance Française, Bogotá, Colombie. *Commotion* (2016) Hors-Pistes Tokyo, Japon. *Hiroshima Art Documents* (2016), Hiroshima, Japon. *Laps* (2015) commissariat: Djeff, Fanny Serain, Le Carreau, Cergy, France. *L'horizon nécessaire* (2015) Le Musée Passager, commissariat: Frédéric Laffy, Région Ile-de-France, Paris, France. *Art and Geolocalization* (2014), *Paços Das Artes / Vídeoformas*, São Paulo, Brésil. Elle collabore avec le Pavillon Neuflyze OBC, laboratoire de création du Palais de Tokyo entre 2013 et 2016. En 2015-2016, elle est résidente à la Cité internationale des arts à Paris (Montmartre) et en mai 2016, elle crée la performance *Parade for the end of the world*, avec Jérémie Bélingard et Keiichiro Shibuya, à la Maison de la Culture du Japon à Paris. En 2017, elle est lauréate de la résidence *Hors les murs* de l'Institut français ainsi que de Tokyo Wonder Site au Japon.

Pour télécharger l'application
screencatcher



APPLE STORE / IOS



GOOGLE PLAY / ANDROID

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

Nicolas Gourault



Contre Occam, 2017

Installation vidéo, documents A4 et vidéo-projection

La réponse dite « Glomar » est une réponse légale entrée dans le droit américain par jurisprudence en 1976 alors que la journaliste Harriet Ann Phillippi enquêtait sur le navire Glomar Explorer. Ce navire a été conçu pour une opération sous couverture des renseignements américains visant à récupérer un sous-marin lanceur d'engin soviétique, le K-129, gisant dans les abysses océaniques. La réponse Glomar est une arme parmi de nombreuses autres dans l'arsenal légal pour confiner les secrets d'État. Elle permet aux autorités de ne rien confirmer ni infirmer lorsqu'elles sont visées par des accusations. Pour éviter les effets pervers des démentis officiels, la réponse Glomar cherche à laisser l'accusateur seul avec l'écho de ses interrogations. C'est une réponse qui se veut une absence de réponse. Une action délibérée pour produire du vide. Mais le vide n'existe pas. *Contre Occam* s'intéresse à ce que produit cette zone stérile. Sur des forums des internautes spéculent sur le hors-champ de l'histoire, sur le contenu du sous-marin tant convoité. À partir des rares informations, vérifiées ou non, qui circulent, ils reconstituent une architecture non-polémique, instable et lacunaire, où les spéculations instruites de l'imagination cohabitent avec les fantasmes paranoïaques. *Contre Occam* met en forme les méandres de ces architectures mentales. En hybridant des sources visuelles indirectes pour produire des nuages de points, l'installation questionne le nouvel imaginaire de la preuve que représente le scan 3d, technique utilisée de plus en plus couramment pour enregistrer les scènes de crimes ou de catastrophes. La haute technologie de transparence est rendue à l'opacité d'une vision trouble où la nuée redevient un support de projection organique.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

Nicolas Gourault vit et travaille à Paris. Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy (ENSAPC), il poursuit actuellement ses recherches à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS). Ses films et installations mêlent une analytique concrète des images à des réflexions d'ordre critique. Il s'intéresse aux conséquences que les nouvelles technologies de manipulation et d'altération des images ont sur le regard. Partant du postulat que les outils produisent par eux-mêmes des problèmes, il s'agit d'étudier les ramifications du fait technique autant dans ce que les images montrent, à travers des environnements largement déshumanisés, que dans la matière même de ces images. Ces centres d'intérêt vont ainsi de l'histoire des images de synthèse à l'héritage du cinéma expérimental.

Gilbert Hage



Sans titre #2, de la série « L'origine Du Monde par Gustave Courbet », 2017.

Tirage pigmentaire, 46 x 55 cm, édition: 1/5 + 2 AP. Courtesy Galerie Tanit, Beyrouth

C'est un truisme que d'affirmer que, *L'Origine du Monde* de Gustave Courbet, est révélatrice d'enjeux fondamentaux qui créent leurs propres mécanismes d'autocensure et qui permettent un équilibre essentiel entre prohibition et transgression, pulsions érotiques et contrôle social. Ce Tableau retrouvé chez le psychanalyste Jacques Lacan, qui l'avait fait recouvrir d'un cache par l'artiste André Masson, fut l'œuvre à n'avoir provoqué aucun scandale avant son dévoilement en 1995.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

Gilbert Hage est photographe. Il vit, enseigne et travaille au Liban. Son oeuvre photographique comprend: *What If Céline Jiged on the Right Flute?*(2017), *L'origine Du Monde par Gustave Courbet* (2016), *I Hate You Already for the Lies I Told You* (2011), *Why Do We Feel Like Kafka?* (2011), *Eleven Views of Mount Ararat* (2009), *Strings* (2008), *Pillows* (2007) *Screening Berlin* (2006), *242 cm²* (2006), *Homeland 1 (aka Toufican Ruins?)*, (2006), *Phone [Ethics]* (2006), *Here and Now* (2005), *Beirut* (2004), *Anonymous* (2002), et *Roses* (1999). Il a été exposé à : Hellerau –Europäisches Zentrum der Künste Dresden (2017), Galerie Tanit, Beirut, (2017,2014, 2013, 2012), Arts Santa Monica, Barcelone (2013), Katara, Doha, (2012), Galerie Tanit, Munich (2012), Photo Museum Anvers, Belgium (2012), Museum of Photography Thessaloniki (2011), Royal College of Art, London (2011), Les Rencontres d'Arles, France (2011), Sharjah Biennial (2011), White Box, Munich (2010), the French Cultural Center, Beirut (2010), Espace Naila Kettaneh Kunigk, Beirut (2009), Institute of Contemporary Art, Dunaújváros, Hungary (2007), Modern Art Oxford (2006), House of World Cultures, Berlin (2005), Galerie Tanit, Munich (2004), Galerie Alice Mogabgab, Beirut (2004, 2002, 1999), and Videobrasil, São Paulo (2003). Avec Jalal Toufic, il est co-editeur de Underexposed Books.

Noelle Kahanu



Under the Jarvis Moon, 2010.

Film documentaire

Under the Jarvis Moon (2010) est un film documentaire sur de jeunes hommes, principalement d'origine hawaïenne, envoyés dans les années 1930 et 1940 pour

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

coloniser l'île Line de Jarvis et les îles Phoenix de Howland et Baker. Le film est lié à la préparation d'une exposition à Honolulu Hui Panala'au: colons hawaïens, citoyens américains (2002) au musée Bishop où l'artiste travaillait. Elle y découvre alors le journal de bord de son grand-père. Le gouvernement des États-Unis décida de peupler ces territoires dans le cadre d'un projet de colonisation des îles équatoriales américaines dans le but de revendiquer leur appartenance. La raison invoquée fut celle de l'amélioration des trajets de l'aviation commerciale dans l'immensité Pacifique. Et notamment la préparation d'une piste d'atterrissage sur l'île Howland pour Amelia Earhart lors de son tour du monde en avion mais jamais empruntée l'aviatrice disparue en mer lors de son vol en direction de l'île. Les documents présentés dans ce film suggèrent que les objectifs militaires avaient été initialement envisagés, bien qu'ils ne furent jamais divulgués. Le gouvernement a recruté les premiers colons chez les jeunes hommes des écoles de Kamehameha à Hawaï, et également parmi les membres du personnel de l'Armée de terre pour les premiers essais. Le documentaire met à jour cet épisode méconnu de l'histoire américaine à partir des archives et du témoignage des colons survivants. Certains perdirent la vie lors des attaques de l'aviation japonaise remontant sur Pearl Harbour. Il décrit leurs conditions de vie, l'abondance de poissons et les possibilités de surf mais aussi la pénurie d'eau potable, leur isolement avant l'installation des radios ainsi que les interactions sociales et personnelles dans ces micro communautés soumises au secret. Le titre du film est celui d'une chanson écrite par l'un des colons sur Jarvis.

L'artiste Noelle Kahanu a rejoint le Département des études américaines à l'Université d'Hawaï à Manoa en 2016 en tant que spécialiste adjointe aux sciences humaines publiques et aux programmes hawaïens autochtones. Native d'Hawaïi, Noelle est également d'origine japonaise, chinoise et écossaise. Elle a été formée initialement au droit avec un baccalauréat en sciences politiques à l'Université de Hawaï et son Juris Doctor (doctorat) à l'École de droit William S. Richardson en 1992. Commissaire au Musée Bishop pendant 17 ans, elle a joué un rôle déterminant dans l'émergence de la scène artistique hawaïenne interrogeant la mémoire coloniale et post-coloniale notamment avec l'exposition historique de 2010, E Kū Ana Ka Paia, rassemblant les trois dernières images au monde du temple Kū. Ce parcours singulier trouve son expression dans son travail artistique qui questionne sans relâche l'histoire des peuples Pacifique. Elle a participé à l'exposition Binding&Looping de Deborah Waite en 2014, rassemblant les travaux d'artistes de Hawaï, de Tonga, de Nouvelle-Zélande, des Îles Cook, de Papouasie-Nouvelle-Guinée et de Micronésie. En 2010, son projet cinématographique «Under a Jarvis Moon» fut nommé pour le prix Halekulani du meilleur Documentaire au Festival international du film d'Hawaï. C'est la première fois qu'il est montré en Europe.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

Aurel Porté



En tout et par tout, [...] rappiessement et bigarrure, 2016

Huile et acrylique sur toile, 162 x 146 cm

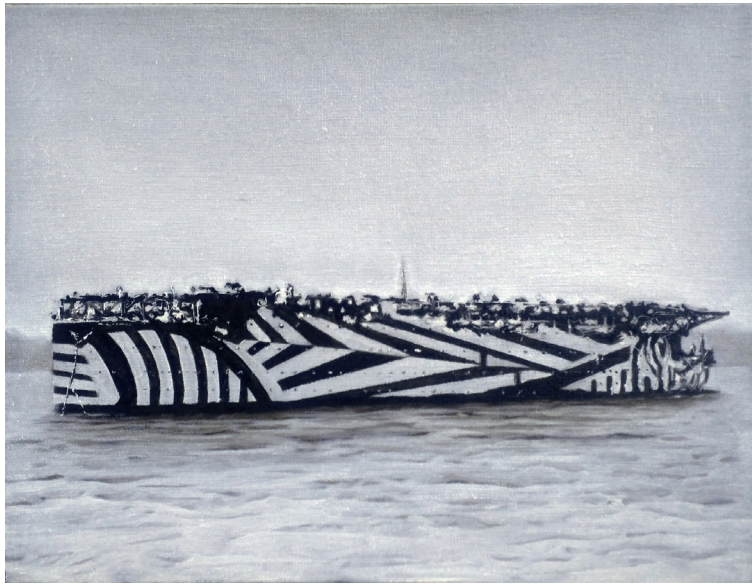
Il s'agit d'un salon de catalogue, celui qu'on vend, qu'on prend, mais on en veut on en veut pas, on y expose et on y dissimule en même temps. C'est des couches de peinture et des strates d'images qui s'additionnent, à chaque fois des petites madeleines qui vous projettent quelque part, dans l'histoire collective ou picturale, et, d'une digression à l'autre, de la consommation à la guerre, de la Renaissance à Photoshop, peut-être est-ce la même chose, peut-être qu'on ne le voyait pas. Planquez-vous sous les tapis, ils sont là pour ça.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication



Reprise argus (1 & 2), 2016

Huile sur toile, 27 x 35 cm

«Je n'arrivais pas à rendre invisibles les choses par la peinture, alors je les ai rendues tellement voyantes qu'on ne les reconnaissais plus» tels ont été en substance les mots de Norman Wilkinson, père du camouflage Dazzle. «Comment cacher?» pose la question de «Comment voit-on ?». Aujourd'hui aussi la surexposition est le meilleur moyen de se fondre dans la masse et probablement est-ce ce pourquoi ces images continuent de nous parler, car nous sommes devenus des lettres volées.

Né en 1991, vit et travaille en banlieue parisienne.

Je cherche à faire du tableau la zone où penser la rencontre entre sphères individuelles et collectives, document et fiction, nouvelles et anciennes technologies de l'image, où chaque élément est un possible renvoi à une histoire de ses usages (techniques et idéologiques) ou de ceux de la peinture ; et c'est à la lumière de ce récit, pictural autant que social, que je souhaite convoquer notre actualité : standards de consommation et calibrage des différences, processus d'identification personnels ou collectifs et autres stratégies de camouflage ou d'exhibition des existences.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

Shooshie Sulaiman



Between gold & myth, 2017

Dessin enterré pendant une année sous des roses à Paris et déterrée à l'occasion de l'exposition *Le Secret*

« Dépendre de la nature pour commencer à créer a toujours fait partie de ma pratique depuis mes premiers engagements dans l'art. C'est un principe de vie. » Le jardinage est une pratique quotidienne pour Shooshie Sulaiman. À l'occasion de sa résidence à la Fondation Kadist à Paris, elle a expérimenté autour de l'idée du contrôle de la nature par l'être humain. De cette résidence est née l'exposition « Malay Mawar », qui construisait un dialogue entre la culture du jardinage à la française et celle de la Malaisie en mêlant des boutures, des motifs et des approches issues de ces deux pays. Le titre renvoie à une espèce de rosier très odorante que les Malais utilisent dans les rituels. Ce rosier est aussi celui qui pousse sur la tombe de la mère de Shooshie, qu'elle souhaitait honorer. L'artiste a donc greffé ces boutures à des rosiers français sur le lieu de sa résidence, par un processus qu'elle a nommé « Married to a Malay in Paris » (« Marié à un Malais à Paris »). Shooshie Sulaiman a ensuite ajouté une nouvelle dimension à cette oeuvre en enterrant sous ces rosiers six dessins, dont celui qui est exposé aujourd'hui pour « Le Secret ». Parallèlement, elle a distribué trente dessins à des volontaires, en leur demandant de les enterrer à leur tour dans un lieu qui leur est cher. Cette oeuvre protocolaire a été guidée par l'idée de réactiver le « nous » comme un émetteur et un récepteur d'énergie. Enterrés dans un lieu tenu secret, ces dessins plantés renferment d'autres mystères encore : leur transformation sous l'effet de la nature, mais aussi l'âme que leur ont insufflée les participants au projet. Pour la première fois ici, l'un des six dessins enfouis par l'artiste se révèle à nous après des mois passés sous la terre.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

Jeanne Susplugas



Container

Quatre dessins encadrés 63 x 183 cm

Centre National des Arts Plastiques - **CNAP**

Cette série, débutée en 2007, est inspirée des « containers » américains, flacons donnés dans les pharmacies avec le nombre exact de gélules requises pour un traitement. Sur ceux-ci sont inscrits le nom du patient, du médecin, du médicament... Les noms de médicaments sont remplacés par des mots qui une fois assemblés forment des phrases. Celles-ci sont issues d'une collecte réalisée par l'artiste depuis plus de quinze ans au fil de ses lectures. Ici, une phrase de l'auteur américain Bret Easton Ellis (*Les Lois de l'attraction*, 1987).

Jeanne Susplugas vit à Paris. Son travail est représenté par les galeries Valérie Bach (Bruxelles), Iragui (Moscou), Wild Project (Luxembourg) et New Square (Lille). De la vidéo à la photographie, de l'installation au dessin, Jeanne Susplugas évolue dans un univers aussi séduisant qu'inquiétant avec comme préoccupations principales nos addictions et autres aliénations. Sa démarche engagée aborde toutes les formes et stratégies d'enfermement tant pour interroger les relations de l'individu avec lui-même qu'avec l'autre. Sa façon de traiter les pathologies du monde contemporain s'applique à en traduire les signes et les symboles dans le champ des arts plastiques. Le travail de Jeanne Susplugas a été exposé notamment au KW à Berlin, à la Villa Medici à Rome, à la Emily Harvey Foundation à New York, au Palazzo delle Papesse à Sienne, au Palais de Tokyo à Paris, à Pioneer Works à Brooklyn, au Musée en plein air du Sart-Tilman à Liège, au Misheng Museum à Shanghai, au Fresnoy National Studio, au Musée d'Art Moderne de St Etienne, au Musée de Grenoble, à la Biennale d'Alexandrie et celle de Shanghai, à Dublin-Contemporary ou Nuit Blanche à Paris.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication

Francisco Tropa



Lantern (Clock) [Inventio in dies subtilior], 2014

Installation : laiton, verre, bronze peint, mécanisme d'horlogerie, moteur, lumière 110 x 120 x 90 cm
Centre National des Arts Plastiques - **CNAP**

« Ce qui est présenté, c'est l'architecture des mécanismes, leur dessin. Dans le cas de cette lanterne, l'architecture est peut-être plus présente car il s'agit d'un mécanisme plus complexe, dont les éléments sont éventuellement plus visibles, peut-être parce qu'ils sont plus proches de nous, ou de notre temps. Pourtant, ils peuvent tous abriter l'image, même lorsque celle-ci n'est révélée que par une ombre. Mais ce qui est en jeu n'est jamais l'image seule. Dans un premier temps, lorsqu'on est face à ce mécanisme qui fonctionne, l'image projetée domine, naturellement, et c'est sur elle que l'on se penche d'abord. Ensuite vient un deuxième moment, où l'on observe le lieu d'où provient cette image. L'appareil cesse alors d'être un simple dispositif de projection pour devenir un lieu auquel l'observateur retourne après une première lecture, un lieu d'où il peut reprendre le chemin chaque fois que le processus se conclut. Ainsi, quelque chose se dévoile à travers l'image avant de renvoyer à l'appareil en soi. Et quelque chose se révèle dans l'appareil avant de revenir à l'image. Le tout se déroule successivement, dans un mouvement circulaire – lui aussi – entre l'image et le dispositif. » – Francisco Tropa, entretien avec André Maranha, Arénaire, Galerie Jocelyn Wolff, Paris, 2 avril-21 juin 2014

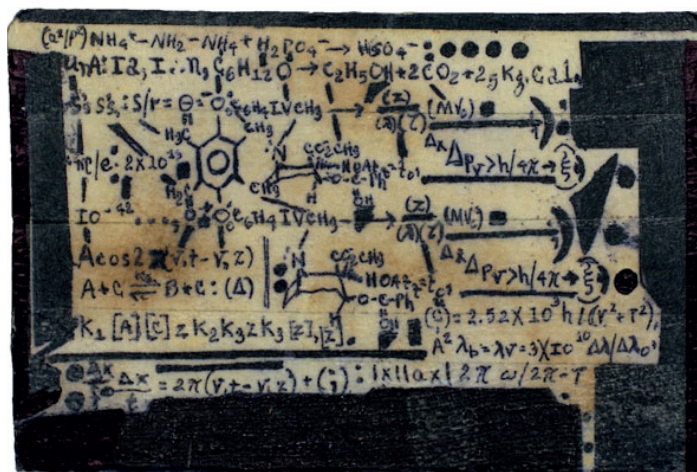
L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française – Ministère de la Culture et de la Communication

Melvin Way



Hexagon, 2004

Dessin, encre et ruban de machine à écrire sur papier, 7,7 x 11,5 cm

Vibraharp, 2001

Dessin, stylo bille noir sur papier plié et ruban adhésif, 22,5 x 7,5 cm

Les œuvres intenses, minutieuses et obsessionnelles de Melvin Way sont systématiquement réalisées sur des supports graciles et de tailles réduites, constituées de petits morceaux de papiers collés entre eux et noircis au stylo-bille de formules chimiques souvent accompagnées de symboles. Elles sont recouvertes par endroits de ruban adhésif, témoin du stratagème développé par l'artiste dans le but de solidifier ses billets énigmatiques qu'il conservait dans les poches de son manteau pour y apposer les éléments constitutifs d'un langage lui étant propre. À la croisée des mathématiques et de l'ésotérisme ces poèmes sont des haïkus cryptés dont seul le créateur détient le secret.

Né en 1954, Melvin Way a grandi à Brooklyn où il s'est d'abord dirigé vers une carrière de musicien tout en suivant des études scientifiques. Atteint par la suite de troubles psychiques, Way a vécu dans des conditions difficiles, alternant hébergement dans des foyers pour sans-abris et centres psychiatriques. À partir de 1980 est hospitalisé à l'île de Ward et y rencontre l'artiste Andrew Castrucci qui prend soin de lui et le conseille quant à son travail artistique.

L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

Remerciements :

Galerie Jocelyn Wolff, Paris
Galerie Les Filles du Calvaire, Paris
Galerie Tanit, Beyrouth/Munich
Collection Antoine de Galbert, Paris

Organisation :

Institut ACTE CNRS UMR 8218 et l'ENSAPC en partenariat
avec le CNAP

Du mercredi au samedi de 13h à 19h,
dimanche de 13h à 18h.

ENSAPC YGREC

82, Avenue Denfert-Rochereau

Les Grands Voisins

Ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul

Bâtiment Lelong

75 014 Paris

www.ensapc.fr/fr/ygrec



polynome



L E S E C R E T

du 5 au 28 mai 2017

E N S A P C Y G R E C

République Française - Ministère de la Culture et de la Communication